

ENTRETIEN DE FRED KLEINBERG PAR MARTINE BOULART AVEC LA COMPLICITÉ DE CLAUDE MOLLARD



CM. Si je t'ai présenté Fred, Martine, c'est que je l'ai rencontré il y a quelques années et que j'avais été frappé par une immense fresque qu'il déroulait évoquant le tsunami de 2004 qui avait atteint l'Inde après l'Indonésie. Il n'y a pas plus immersif qu'un tsunami ! Et j'ai toujours été attiré par les œuvres d'art immersives : nous nous sommes retrouvés sur ce goût commun. Comme lui j'aime les panoramas.

Nous nous connaissons depuis 2012. Et il y a eu immédiatement une connivence d'artistes entre nous, sur notre manière de concevoir l'art au regard de la nature. Pour nous la nature est un espace de projection subjectif fondé sur une base objective et rassurante.

Et j'ai pensé, compte tenu du partage d'idée qui nous relie toi et moi, que cette « manière » de concevoir, qui était aussi une manière de voir et de penser, relevait de l'anthropocène, et pouvait te plaire, toi qui est mobilisée par ce spectre de la création contemporaine.

MB. Merci Claude, bienvenue à l'Ermitage Fred, pour un entretien rituel sur « ta vie et ton œuvre », entretien que je conduis avec tous les artistes que nous choisissons pour exposer ici, selon des critères définis dans mon livre : « Artistes et mécènes, regards croisés sur l'art contemporain », paru en 2013, chez Ellipses.

Venant de l'univers de la psychologie et étant animée par plusieurs générations de sensibilité à l'art, je souhaite apporter ma pierre au monde de l'art contemporain, en agissant à la fois en tant que créatrice de Fondation et en tant que coach d'artiste. Et j'ai demandé à Claude, mon complice dans la Fondation de l'Ermitage, de participer à notre entretien.

Pourquoi souhaites-tu être exposé à l'Ermitage ? Quelle connivence existe-t-il entre ta peinture et l'Ermitage ?

FK. C'est d'abord ce que tu appelles « l'esprit des **salons** », ce que j'appelle le dialogue, le décroissement, l'ouverture, la disponibilité d'esprit, un lieu intime de rencontre entre artistes et collectionneurs.

Ensuite c'est ce que tu appelles « l'esprit **d'engagement** », l'esprit humaniste pour lutter contre la violence ambiante.

Ce que tu appelles enfin la transformation de la violence en **beauté**, une certaine façon d'exprimer mon lien artistique avec l'œuvre de Frans Krajcberg, la conscience de la nature et des hommes, le questionnement humaniste, l'art **anthropocène**, tout me parle ici.

MB. Ton exposition à l'Ermitage se nomme « Reborn Génération ». Que représente ce titre pour toi ?

FK. Purification. Initiation. Transformation. Tous les mythes des origines font appel à l'eau et à ses bénéfiques. Ici, le titre évoque et sous-entend la possibilité d'un renouvellement, d'une renaissance propre à plusieurs cultures qui, depuis l'Antiquité et jusqu'à nos jours, attribuent à l'eau et à la nature, une signification symbolique.

«Reborn Génération » est un ensemble d'œuvres produites entre 2013 et 2015, dont certaines spécifiquement pour l'Ermitage, qui expriment la puissance du paysage, la germination, la ramification, la fluidité, le changement, car, pour moi, la **nature est le miroir des pulsions** de l'homme.

MB. Tu as abandonné la série de tes peintures dominées par le rouge et le noir, renvoyant à tous les massacres et supplices qui forment la lie de l'humanité... Aujourd'hui ta peinture semble plus apaisée. Comment définis-tu le fil artistique de ta vie ?

Depuis plus de vingt-cinq ans, je développe un travail de peintre qui vise à interroger essentiellement la **place de l'homme** dans l'univers et dans son environnement. C'est une place choisie parfois, subie le plus souvent.

Ma peinture d'histoire et de métaphore, relève d'un besoin de vérité et de réconciliation. Je procède par séries, comme un musicien qui composerait des albums.

Chaque nouvelle série s'accompagne, de manière naturelle, intuitive, d'un déplacement, mental et aussi physique. J'ai besoin d'être au plus près de mon sujet.

Ce mode de fonctionnement m'a conduit à travailler, en Espagne, en Italie, en Russie, aux Etats-Unis, ainsi que de manière récurrente en Inde, et en Chine.

Ce n'est pas une approche exotique d'artiste voyageur. Mon travail pourrait se définir comme une quête, toujours renouvelée, de nouvelles réponses sur l'humain et sur ses détournements.

Mon besoin d'immersion, mon désir de partir sans cesse à la découverte de nouveaux territoires, de remonter aux sources sensibles, est le moteur de ma recherche picturale. J'expose aux Vallons la série de mes peintures de nature au moment où j'ai déjà en tête une nouvelle série qui sera consacrée à un drame contemporain et cosmique de l'humanité : ce que j'appelle la nouvelle Odyssée des migrants de l'Orient et du Sud...

CM. Fred est un artiste qui veut être présent dans les mouvements du monde. Sa série sur la nature ne doit pas le faire oublier. Le XXI^e siècle va connaître des migrations encore plus importantes que celles du XIX^e siècle vers l'Amérique. Et je comprends que Fred veuille commencer, avant de peindre, par aller s'immerger sur place, dans les vagues qui portent les victimes et nouveaux conquérants, là où ils risquent la mort, là où ils sont parqués comme des bêtes... Ce travail artistique est non seulement une soif de partir pour ailleurs, c'est aussi, ce qui est devenu rare aujourd'hui, une volonté, une nécessité d'être présent là où chavirent les hommes.

C'est ce que j'appellerai l'Esprit de Guernica, qui poussait Picasso en 1937 à rendre compte par l'art des premiers bombardements fascistes sur les civils en Espagne. Fred est de ce fait un artiste engagé. Et donc immersif.

MB. Ce désir de rejoindre les migrations du monde, le mythe éternel d'Ulysse, n'était-il pas ton rêve d'enfant ?

FK. Enfant, je voulais en effet quitter les lieux d'où je venais, partir pour m'émanciper, je voulais vivre sans contrainte, je rêvais de liberté, je voulais circuler dans tous les milieux. J'ai besoin sans cesse de découvrir du nouveau, de casser les routines, c'est vital pour moi, c'est une ivresse de partir vers l'inconnu.

L'étonnement est pour moi une vertu première. Je suis prêt à aller n'importe où, pourvu que ce soit en avant, mon voyage est permanent. Je voulais être à la fois **artiste et voyageur**.

Et cela fut une vocation précoce ! J'ai passé le concours des Beaux-Arts à 14 ans, et aujourd'hui à 50 ans je n'ai jamais cessé de vivre et de gagner ma vie autrement qu'en artiste. A 20 ans, j'ai participé avec des amis, Gaspard Noé, Aurèle, Mano solo, un collectif d'artiste : « la puissance populaire ». Ce fut un véritable laboratoire, nous avions tous envie de transformer le monde, de partager l'art avec le plus grand nombre, nous étions les descendants de la figuration libre et les précurseurs du Streets art... Nous avions une autre façon de penser les échanges économiques, nous avions une culture d'auto production, une recherche de ressources pour réaliser une exposition avec les moyens du bord.

CM. Que Fred ait passé le concours des Beaux-Arts à 14 ans est très intéressant à noter. Car ce n'est plus possible aujourd'hui. Pourquoi ? Parce qu'on exige de bac, et même de plus en plus de faire une prépa !

Je trouve cela absurde : quand j'ai créé l'ENSCI (Ecole nationale supérieure de création industrielle) en 1981, j'ai commencé par énoncer un principe opposé : le recrutement ne se faisait pas sur diplômes, mais sur des exercices pratiques et sur un entretien avec un jury. Exiger de quelqu'un qui veut être artiste qu'il sache rédiger une composition française est absurde, car les jeunes qui ont cette vocation sont souvent en rupture de ban, ce qui fonde leur créativité, sur la base de fortes réactivités. Et on voudrait déjà les mettre au pli ! C'est se priver dans les écoles d'art des individus les plus créatifs.

Picasso avait-il le bac ? Et Soulages après la guerre a été reçu à l'Ecole des beaux-arts de Paris mais il n'y est pas resté car il a vite compris que cela représentait pour lui des années de perdues et même un risque de disparition de la force qui le poussait à s'exprimer par le noir, et ceci depuis le plus jeune âge : à 14 ans Soulages peignait la neige avec du noir...

MB. Dans le démarrage de ta carrière d'artiste, tu as eu donc la chance de commencer sans délais et sans cadres pour te formater. Qui t'a aidé, quels ont été tes mentors, les difficultés que tu as rencontrées ?

FK. Beaucoup d'images, de lectures, de voyages, de rencontres ont joué le rôle de mentor.

Je ne peux pas vraiment dire que j'ai eu des mentors au sens classique du terme.

J'ai toujours trouvé des réponses par moi-même mais la chance et ma disponibilité à l'autre ont joué un rôle important. À chaque moment de ma vie d'artiste, il y a eu de nouvelles rencontres. Les expériences partagées avec d'amis artistes de ma génération et les conseils avisés d'artiste plus expérimentés m'ont beaucoup aidé.

Pierre **Alechinsky** m'a fait comprendre le concret du travail avec une galerie. **César** m'a ravi par son humour et son ingéniosité.

Wladimir **Vélikovitch** m'a ouvert à son regard expressionniste de l'Europe de l'est, et Olivier Debré à son sens de l'abstraction.

Paul **Riberolles** m'a parlé de la liberté dans sa peinture.

Jean-Pierre **Pincemin** m'a donné un conseil que je n'oublierai jamais. Le monde l'art, se construit toujours à trois : un artiste, une galerie, un critique d'art. Ce triptyque est une clé d'entrée.

J'ai fait ma première exposition à New York à vingt ans, j'y ai découvert Jean-Michel Basquiat et la peinture américaine de cette époque, la vitalité new-yorkaise.

J'ai été pensionnaire à la Villa Médicis à Rome, ou j'ai rencontré Lucio Berio et la musique contemporaine, ou dans le même temps j'ai été fasciné par les jardins de Bomarzo et la sculpture du Bernin.

En résidence au musée d'art contemporain de Moscou, je me suis reconnecté à ma culture de l'Europe de l'est et j'ai participé à la scène artistique russe.

En Inde, je continue à prendre de la distance, une façon de me découvrir, ou de me redécouvrir, de **mettre en danger mes réflexes**, mes certitudes, finalement de continuer à m'interroger.

CM. Au fond, tu confirmes que ce qui importe pour le développement de sa création c'est la rencontre avec d'autres artistes.

Moi-même, sans mes rencontres avec Krajcberg, Tomi Ungerer, Lucien Clergue ou Fromanger, je serais resté un photographe-amateur.

Mais leurs regards sur mes photos, leurs encouragements m'ont conduit à sauter le pas : il n'était pas facile pour un haut fonctionnaire de décider de devenir (aussi) artiste ! Le regard de l'autre importe...

Pour devenir artiste, il ne suffit pas d'éprouver un désir de créer, une émotion face à sa propre création.

MB. A travers ces rencontres qui nourrissent nos identifications successives, quelle a été ta première émotion esthétique ? Et ta dernière ?

FK. Une émotion contre...

J'ai grandi dans un univers d'images photographiques et cinématographiques, des images d'informations brutales, expressionnistes, en noir et blanc, comme celles de la Shoah ou de la guerre du Vietnam.

Mes premières émotions esthétiques sont celles des films de Fritz Lang, Eisenstein, Lubitsch. À partir de ce monde, j'ai construit des images en couleurs et en peinture.

La dernière ?

La vue d'une cascade en Inde, près de Bombay. L'eau m'a appris à circuler, à rebondir, à contourner les obstacles. La nature m'apprend sur le fonctionnement de mon être intime.

MB. Tu es donc passé d'une esthétique du contre à une esthétique de l'accord. Comment s'est construit ton cheminement esthétique ?

FK. Je crois que je suis toujours contre quelque chose. L'esprit est dialectique. L'exercice du doute permet de développer de la positivité.

Je travaille sous l'emprise de deux nécessités, l'une d'ordre technique et l'autre d'ordre spirituel.

Je suis attaché à une tradition de la **peinture figurative** de la Renaissance à aujourd'hui.

Je réalise des séries œuvres thématiques à partir d'une mythologie personnelle que j'alimente par mes voyages et mon regard sur notre époque.

Je construis un univers, une vision, une proposition d'ensemble en vue d'une exposition « idéale » proposant à chaque nouvelle monstration le fruit d'un nouveau thème. J'aborde des thèmes comme la mémoire du corps, l'obscénité et la fureur, l'errance, l'autobiographie, l'héroïsme et la mythologie, et aujourd'hui la nature et la transformation.

MB. A l'époque où la photo a tout envahi, quelle est la force de la peinture pour exprimer l'imaginaire ? Comment naissent les images que tu crées ?

FK. Depuis mon enfance, Je suis en dialogue et souvent en lutte avec la photographie. La photographie sert autant à la communication qu'à la publicité, elle est multi fonction, elle réduit l'imaginaire à la fonction. **Mes images naissent de mon imaginaire, alors que la photographie impose le réel, la peinture le propose.**

CM. Le photographe que je suis ne partage pas ton sentiment. La photo « n'impose pas le réel », elle peut ouvrir sur le monde, elle me propose un espace de projection qui est plus riche encore par sa multiplicité, et même que mes propres rêves. Il suffit de voir et de sélectionner.

L'exercice que j'ai fait en photographiant les univers naturels que tu peins montre que le réalisme le plus riche et le plus enrichi par la peinture est encore capable de dévoiler d'autres signes non immédiatement perceptibles : ces Origènes qui peuplent tes toiles.

Je crois que la création de l'imaginaire est un jeu subtil de va-et-vient entre le réel l'imagination. La peinture est comme la nature : un espace de projection et de révélation de nos propres rêves. Mon musée imaginaire se dévoile sans cesse en photographiant la nature !

MB. Fred, peu importe le média utilisé, justement quelles sont les images qui te ressource, quel serait ton musée imaginaire ?

FK. J'aime les grands écarts entre Hokusai et les aborigènes, l'art vidéo d'Artavazd Pelechian et Caravage.

Mais je retiens surtout quatre œuvres : le retour du fils prodigue de Rembrandt, le premier autoportrait de Durer, le triptyque d'Issenheim et le Bouddha couché Wat Pho de Bangkok

MB. En même temps, le thème du fils prodigue, de l'autoportrait, le bouddha couché, tout cela parle de toi. Fred, quel trait de caractère éclaire ton œuvre ?

FK. La quête aussi, je suis en recherche permanente.

Et toi Martine que dirais-tu ?

MB. Mon hypothèse est qu'un conflit en toi, entre le feu et l'eau, entre la colère et la réceptivité, structure ton œuvre, en détermine les thèmes et suscite une alternance de comportement.

Un conflit entre une intelligence intuitive, une affectivité tendre et une énergie masculine, crée une forte tension de passion qui demande à s'apaiser.

En regardant ton cheminement, je vois que tu as longtemps cherché la provocation du regard pour susciter l'émotion chez l'autre.

J'ai l'impression que maintenant, tu cherches, avec l'aide de la spiritualité indienne, à équilibrer le non et le oui.

CM. Martine, il est difficile de résumer la quête personnelle d'un artiste.

Je plaide pour ma part en faveur de la complexité, comme nous l'apprend Edgar Morin. Le caractère peut se troubler en fonction de son propre environnement.

Quel aurait été le caractère de Fred, le mien, si nous avions vécu pendant la deuxième guerre mondiale ?

Je me suis souvent dit que j'aurais été dans la Résistance, je serais parti à Londres, à Alger et je me serais engagé comme un Jean Moulin. Ce qui ne l'empêchait pas d'être artiste à ses heures ni de collectionner et même de prendre une galerie d'art contemporain en guise de couverture pour échapper à la Gestapo...

Peut-on se fixer sur ses peintures d'eau alors qu'il est déjà en train de préparer ses rencontres avec les migrants syriens pour ouvrir sa prochaine série de peintures ? Et il éprouvera alors certainement d'autres sentiments et réagira peut-être sur la base d'autres traits de son caractère. Je crois beaucoup à l'opportunité des événements.

Nous sommes beaucoup ce que les événements font de nous

MB. Claude, tu sais à quel point la systémique m'habite et justement son esprit de synthèse pour apporter sens et direction.

Je ne me fixe donc pas sur les dernières peintures de Fred pour parler d'une alternance de comportement, qui caractérise la vie des natures passionnées que nous sommes tous les trois.

En ce qui me concerne, ma vie est également faite de ruptures, elle m'a permis, en saisissant les opportunités avec Françoise Dolto ou Bernard Ramanantsoa, le président d'HEC notamment, de devenir coach de dirigeants puis coach d'artistes après avoir été mère de famille.

Mais il faut bien finalement pouvoir porter un jugement sur sa vie et sur son travail pour avancer. Je ne crois pas qu'un artiste puisse éviter de porter de jugement sur son propre travail.

Fred, comment résumerais-tu ton œuvre en cinq mots ?

FK. Si tu veux et bien que cela puisse changer...

Transformation : une nécessité pour me sentir libre et vivant.

Mouvement : un besoin pour sortir de la routine, se nourrir d'inconnu.

Germination : un désir de créer.

Energie : un besoin de la canaliser.

Lumière : une recherche de nuances et d'harmonie de couleur, du vert, du bleu, du brun, du blanc.

*CM. J'ajouterai le mot de **résistance**. Kleinberg signifie « petite montagne ». Lorsque tu as organisé une rencontre avec Krajcberg, Martine, il y a quelque jour, ce dernier lui a fait remarquer que Krajcberg signifiait « pays de la montagne ». Cela ne s'invente pas.*

Mon nom Mollard signifie en savoyard « petite montagne » ? Nous sommes au fond ce que notre nom nous désigne. Le montagnard a toujours été un résistant. On croit le saisir et il est déjà ailleurs dans une autre vallée, sur un sommet, ou en contrebas. C'est notre liberté de l'altitude.

Martine règne aujourd'hui en sa Fondation sur les Vallons : elle est aussi une montagnarde résistante ! Mais les vallons sont sans doute plus accueillants que les montagnes !

MB. Merci Claude. Ce qui est amusant c'est que mon nom Boulart signifie "bois dur". Nos noms révèlent finalement bien des choses sur nous mêmes et sur la détermination qui nous anime tous les trois.

Fred, pour matérialiser le sens que tu voudrais donner à ta vie, quelle épitaphe voudrais-tu voir écrite sur ta tombe ?

FK. Ce que Dante a demandé de déposer sur sa tombe : « Vous êtes ce que je fus et vous serez ce que je suis ».

Cela signifie pour moi : Il s'est encore transformé....

MB. Et toi Claude ?

CM. « Peut-être ai-je su voir et anticiper. »

Et toi Martine?

MB: Je reprendrai ce que Marguerite Yourcenar fait dire à Hadrien: "Plaise à celui qui est, peut être, de dilater le cœur des hommes à la mesure de toute vie."

